

L'ONF rêvé par...

Catherine Hébert, Carlos Ferrand, Jean-François Caissy, Serge Giguère, Isabelle Lavigne, Félix Dufour-Laperrière, Lucie Lambert, Michel Lam, Caroline Martel, Richard Brouillette, Fernand Dansereau, Jeannine Gagné, Luc Bourdon et Pedro Ruiz

Numéro 149, octobre–novembre 2010

Rêver l'ONF de demain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62868ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, C., Ferrand, C., Caissy, J.-F., Giguère, S., Lavigne, I., Dufour-Laperrière, F., Lambert, L., Lam, M., Martel, C., Brouillette, R., Dansereau, F., Gagné, J., Bourdon, L. & Ruiz, P. (2010). L'ONF rêvé par.... *24 images*, (149), 27–34.

Catherine Hébert

J e n'ai jamais travaillé à l'ONF et j'en conserve encore aujourd'hui un léger regret. Non pas que j'entretienne une idée particulièrement romantique du lieu : chaque époque comporte son lot de difficultés et d'embûches, et les cinéastes, d'une génération à l'autre, ont dû faire preuve de persévérance et même de ruse pour réaliser le film qu'ils avaient en tête.

Mon regret tient davantage au sentiment d'isolement que je ressens invariablement au cours de la création d'un film. Or cet isolement semble partagé par d'autres. Combien de fois ai-je rencontré un collègue au détour d'une rue et engagé spontanément une longue conversation sur nos démarches respectives avant qu'on se promette de poursuivre la discussion devant un café ?

Je me demande si cet isolement ne serait pas lié à l'actuel mode de financement des films : celui-ci nous oblige souvent à avoir pour interlocuteurs des décideurs qui s'intéressent peu à la démarche documentaire. Il est alors ardu, voire impossible, de partager nos questionnements liés à la naissance d'un film. J'ai parfois l'impression que nous sommes réduits au rôle de vendeurs itinérants qui consiste surtout à garantir l'efficacité d'un-prêt-à-regarder de 52 minutes.

L'idée que l'ONF puisse servir de contrepoids à ce simulacre de dialogue en étant un lieu d'échanges fertiles me séduit. J'aimerais que l'Office soit un immense coin de rue, où jeunes et vieux dis-



De l'autre côté du pays (2007)

cuteraient au quotidien de leur aventure. Je rêve de mentors qui apprendront encore, d'apprentis qui seront encouragés à prendre des risques, d'échanges créatifs non codifiés. Je rêve d'un lieu où je ne prendrai pas de raccourci quand j'aurai besoin de faire un détour, où je n'aurai pas à faire semblant d'être déterminée quand la création me demande d'explorer mes doutes. Un lieu où le café se boira sans rendez-vous.

Carlos Ferrand



Americano (2006)

U n jour j'ai vu une série de films qui m'ont fait changer de vie. C'était à la Cinémathèque de Bruxelles en 1970. Les films étaient de Pierre Perrault. Grâce à eux j'ai découvert à la fois un peuple, une langue, un cinéma et une zone de liberté qui étaient

pour moi inconnus. «J'y vais», me suis-je dit et, quelques années plus tard, j'ai réussi à immigrer au Québec.

Depuis, l'ONF est devenu partie intégrante de ma mythologie personnelle et souvent je me surprends à rêver à ce que je ferais si j'avais le pouvoir de recomposer son territoire. Un peu comme quand on rêve qu'on a gagné à la loterie et que l'on s'imagine répartir des millions parmi les amis et les causes qui nous sont chères.

Le premier pas serait d'ouvrir un laboratoire de HR (haut risque) où les œuvres qui sont refusées par la télé ou le cinéma commercial trouveraient accueil. Un comité de cinéastes indépendants choisirait des candidats à qui on donnerait carte blanche. Ce comité ne recevrait d'ordres de personne.

L'ambition du labo HR serait de produire un cinéma innovateur de grande qualité. Un cinéma qui accepte de se tromper, d'échouer, de se casser la gueule, pour que de temps en temps une grande œuvre y puisse éclore. La modestie ne ferait pas partie de l'équation, juste le désir enragé de créer quelque chose de sublime, unique et libre. Comme quand on vole en toute liberté, dans un rêve.

Serge Giguère

L'ONF, qui réunissait dans un même lieu toutes les étapes de production d'un film, lieu qui stimulait les échanges entre les cinéastes, n'est qu'un souvenir pour moi. Idéalement je souhaiterais le contraire de ce qui s'y passe en ce moment.

D'abord, je pense que l'ONF de demain devrait amplifier l'ouverture qu'il offre au cinéma indépendant, l'ACIC, avec des budgets revus à la hausse. Déjà, beaucoup de films percutants dans notre cinématographie ont bénéficié de cette ressource. Ces films ont souvent prouvé qu'ils continuaient l'esprit d'innovation et

de liberté qui a caractérisé l'histoire de l'ONF. Il est là, le «vrai mandat» de cette institution.

En continuant de rêver, il faut avant tout revitaliser les liens existant entre les cinéastes qui fréquentent l'ONF. On pourrait redémarrer des comités de lecture des projets soumis, comités composés de *pairs* «responsables». On pourrait avoir régulièrement des réunions sur les «urgences cinématographiques» des cinéastes. Par exemple, dernièrement, le projet de film collectif **À Saint-Henri, le 26 août** témoignait d'une urgence.

On pourrait enfin suivre ce qui se produit dans les murs de l'ONF et y intervenir par des bulletins de liaison qui toucheraient les projets, les classes de maître, les films en cours et à venir. On y lancerait l'invitation à des cinéastes d'assister à des visionnements de films en montage, etc.

Nous sommes convaincus que les infrastructures déjà en place peuvent permettre cette revitalisation. Ainsi on continuerait de faire vivre une communauté de cinéastes qui, autrement, n'ont plus la possibilité de se côtoyer et de débattre des enjeux du réel dans les murs de l'ONF actuel.

Avez-vous vu deux cinéastes passionnés et tonitruants prendre un café à la cafétéria de l'ONF dernièrement? Après 40 ans de fréquentation de ce lieu, moi, je n'en vois plus. Il y a là un *fade out* alarmant.



À force de rêves (2006)

© Office national du film du Canada. Photo: Serge Giguère

< Suite de la p. 26 de se sentir non pas *encadré*, mais *accompagné* tout au long du chemin que représente la réalisation d'un film.

UNE COMMUNAUTÉ DE CINÉASTES

Ce qui nous amène au troisième et dernier point fondamental, soulevé de façon constante d'un texte à l'autre : le besoin impérieux que l'ONF redevienne un lieu convivial favorisant une émulation créatrice. Ceux qui soutiennent que les cinéastes sont les premiers à ne plus vouloir se déplacer vers les bureaux de l'ONF pour travailler, qu'ils désertent l'institution, établissent peut-être un peu rapidement une corrélation entre le prétendu repli des cinéastes et l'absence de besoin d'un lieu d'échanges fertiles. Peut-on supposer que le climat, que certains considèrent délétère, qui s'est installé entre les murs de l'institution, soit pour quelque chose dans cette désaffection? Climat auquel s'ajoute la situation géographique de l'établissement (excentré et difficilement accessible par transport en commun). Bien sûr que les nouvelles technologies qui incitent à travailler en solitaire, souvent à domicile, y sont aussi pour quelque chose, mais quoi qu'il en soit, on ne peut ignorer que tant de cinéastes réclament haut et fort de l'ONF qu'il mette tout en œuvre (et d'autant plus compte tenu du projet de déménagement qu'il caresse) pour que soient revivifiés les liens qui les unissent. Il s'agit de leur part d'un véritable appel à la revitalisation de l'institution,

afin d'en faire à nouveau un lieu d'appartenance conçu pour favoriser les rencontres et les échanges; un lieu accueillant et convivial où l'on vient pour discuter, confronter ses points de vue, visionner des films, assister à des classes de maître, se ressourcer. Mais l'instauration d'un climat propice à ces échanges est évidemment impossible sans une implication active des cinéastes dans la vie de l'institution. C'est la vitalité des genres minoritaires (le cinéma documentaire, le cinéma expérimental, l'animation) qui en dépend, puisque le propre de l'ONF, contrairement aux autres institutions dont le rôle se limite à attribuer des bourses et des subventions, a toujours été d'offrir un cadre de création unique permettant ce bouillonnement collectif – et l'ACIC fait évidemment partie de ce contexte. Cela, aucune communauté virtuelle ne peut y suppléer. L'ONF aura beau s'enthousiasmer à l'idée de créer grâce au Web des «lieux de rencontres sans précédent» «là où se créent les communautés», tant que les créateurs ne se sentiront pas engagés collectivement dans un lieu réel, cette communauté ne sera bel et bien que virtuelle : une pure abstraction qui confine à l'*individualisme collectif*.

Les cinéastes qui ont ici pris la parole, de toute évidence attachés à cette institution, aspirent à la reconstruction d'un ONF où le désir d'expérimentation est au cœur des préoccupations de tous, un lieu ouvert à l'implication des créateurs, chaleureux et stimulant. Leur rêve est le nôtre... ■

Jean-François Caissy

Mon ONF rêvé serait un pur laboratoire de création. Un lieu au sein duquel on retrouverait tout ce qui est nécessaire pour faire un film et qui offrirait des résidences à un plus grand nombre d'artistes en leur donnant carte blanche pour s'exprimer. Un lieu qui laisserait à d'autres boîtes de production le soin de répondre aux besoins de l'industrie.

Cette bonification passerait également par un rapprochement physique de l'institution; l'ONF quitterait l'édifice établi sur la voie de service d'une autoroute pour centraliser ses activités plus près de la population, dans un nouveau bâtiment de type éco-construction qui soit à la fois inspirant pour les créateurs et porteur d'une certaine idéologie. Un centre dédié au cinéma où l'on retrouverait studios de création, salles de postproduction, équipements de tournage, salles de cinéma et un café-bistro que le grand public pourrait s'approprier.

Également, dans l'optique de positionner l'ONF au centre de cette effervescence que vit actuellement le cinéma québécois, et pour mettre fin à l'attitude passéiste qui tend à glorifier les années d'or de l'institution accompagnée d'une certaine résignation face au



La belle visite (2009)

présent, le programme d'Aide au Cinéma Indépendant (ACIC), que j'affectionne particulièrement, devrait être disponible pour les longs métrages de fiction indépendants et les films tournés de manière plus artisanale. Cela dans le but unique de nous doter d'une cinématographie riche, diversifiée et audacieuse, avec tous les risques que cela comporte.

Félix Dufour-Laperrière

D'abord, l'essentiel. Un financement suffisant pour soutenir les pratiques artistiques minoritaires et précieuses que sont l'animation, le documentaire et le cinéma expérimental. Pour maintenir des standards de qualité élevés, une rémunération et des contextes de production adéquats pour les artistes. La légitimité publique de l'ONF est liée à la visibilité des œuvres qu'il produit et à l'expression d'un contenu national; sa légitimité intellectuelle et artistique repose sur l'excellence des films qui y voient le jour, sur la rigueur de leur propos et l'inventivité de leur forme.



Rosa Rosa (2008)

Dans un cas comme dans l'autre, des moyens suffisants lui permettront de remplir ses promesses et assureront sa pérennité et sa pertinence politique.

Ensuite l'Office. Toute institution publique doit gérer une certaine tension entre le mandat qui est le sien, services à rendre et charges à remplir, et sa cohérence interne, son administration, son positionnement politique. À cet égard, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des Arts du Canada offrent en exemple un modèle de gestion éloquent. Des structures légères, transparentes et accessibles conjuguées à un soutien direct aux artistes et organismes. Si le mandat de l'ONF est certes différent, nous pouvons imaginer pour lui une structure à l'administration minimale et au mode de décision collégial, intégrant les communautés artistiques locales. Un Office ouvert misant d'abord sur l'autonomie des artistes et des producteurs invités à y œuvrer, leur laissant la latitude et la liberté d'action nécessaires au terreau d'une cinématographie vigoureuse.

Puis enfin l'avenir. Le souci technologique demeure un aspect mineur d'appréhension du futur. Au-delà des avancées techniques, de l'apparition de nouveaux formats et contextes de diffusion, l'actualité du cinéma est faite d'idées et de formes nouvelles. Et son avenir s'écrira avec du contenu, de la pertinence, de l'audace. Avec l'exigence sans cesse renouvelée d'inscrire le cinéma au cœur des arts contemporains. Et nous pouvons ici rêver que l'ONF soit du rendez-vous.

Caroline Martel



Le fantôme de l'opératrice (2004)

Le «cinéma national» que construit l'ONF fait partie de nos vies de citoyens, de créateurs, de Québécois et de Canadiens de manière unique et intime depuis des décennies. C'est la découverte, au sortir de l'adolescence, des films de l'ONF, mais aussi la fréquentation de la réflexion de ses cinéastes par le biais de revues comme *24 images*, qui ont fait naître en moi un sentiment d'identification et d'attachement à cette institution étonnante, sentiment qui ne m'a jamais quittée.

L'Office est cette grande maison de production et de diffusion qui semble faite autant de films, de machine administrative, de rumeurs que de... rêves. L'ONF rêvé de demain serait ainsi pour moi ce labo-

ratoire voué à l'avancement des pratiques cinématographiques qu'il a été dans ses meilleures années. Comme un endroit d'échange entre cinéastes, et entre le cinéma d'ici et son public de tout acabit, un lieu de prise de risques dans lequel la place de la création serait centrale et revendiquée comme telle. De manière concrète, une part de l'argent alloué à la gestion du système caduc des services techniques serait investie dans les salaires de nouveaux cinéastes engagés pour une résidence de trois, quatre ans, afin de réaliser deux films. En retour, ces cinéastes seraient impliqués dans des expériences de mentorat et d'intervention généreuse dans le milieu au bénéfice du rayonnement du cinéma documentaire. Au cœur de la ville, réalisateurs et réalisatrices de générations différentes partageraient des bureaux. Plusieurs nouveaux studios seraient ainsi recréés, mais avec une structure administrative allégée.

Produire et diffuser du cinéma avec des fonds publics exige à mon sens de le faire en ayant en tête le bien public, le bien commun, la culture, le patrimoine, la postérité, l'avenir – peut-être devrais-je mettre une lettre majuscule au début de chacun de ces mots, ou les mettre tous carrément en majuscules? Or cet été, j'ai fait un cauchemar surprenant dans lequel, à côté de Stephen Harper lors d'une visite qu'il effectuait dans les corridors de Côte-de-Liesse, je l'agrippais par le collet, lui faisant valoir la valeur et le potentiel de l'ONF, dont je voulais qu'il prenne conscience. Ne cherchant qu'à assurer l'image de l'institution présentée sur Internet (avec une feuille d'érable rouge), il ne réalisait pas que l'ONF n'est ni plus ni moins qu'un parc national de notre culture, qui mérite d'être protégé, valorisé et passionnément habité.

Isabelle Lavigne

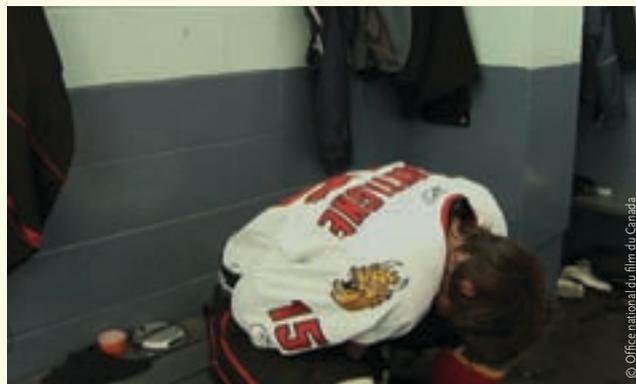
Les films de l'ONF de demain affirment un parti pris formel et s'affranchissent de l'influence de la télévision. L'actualité et les grands reportages sont laissés au secteur privé et aux journalistes. Les cinéastes sont encouragés à évacuer le traitement télévisuel qui s'est insidieusement immiscé dans le langage du cinéma documentaire. Sont stimulés par les défis : ils remettent en question les frontières de leur pratique, le terrain connu et se jouent des modèles et des habitudes. Ils sont invités à se nourrir des influences du documentaire expérimental et du travail des documentaristes d'ailleurs. Le documentaire est du cinéma, une forme d'art et tous les coups sont permis.

En réduisant de 20 % ses frais fixes entre autres, l'ONF arrive alors à accueillir cinq cinéastes en résidence, qui sont engagés pour trois ans. Ils ont déposé leurs projets chez un producteur qui fait aussi une résidence de trois ans. Cinéaste et producteur ont les mêmes salaires et avantages sociaux. Le roulement des producteurs et des cinéastes garantit une diversité de démarches et augmente les chances de collaborations heureuses entre producteurs et cinéastes et, par le fait même, permet l'épanouissement des talents.

De plus, l'ONF de demain est cohérent avec le propos des films sur l'environnement qu'il a financés et se dote d'une politique interne de développement durable. Le nouveau bâtiment, à haute efficacité énergétique, produit autant d'énergie qu'il en

consomme. Il est situé dans un secteur facilement accessible à vélo ou en métro. Son architecture permet les rencontres dans un univers convivial. Le café-resto est abordable et sert une cuisine composée uniquement d'aliments et d'alcools locaux.

Le bâtiment abrite les bureaux du personnel, les salles de montage, une salle de mixage et l'ACIC. On y trouve aussi une librairie spécialisée, une salle d'exposition et un cinéma où l'on présente des rétrospectives de documentaristes de tous horizons, des soirées de documentaires à petit budget, des classes de maître, des rencontres entre l'ancienne et la nouvelle génération de cinéastes, etc.



Jumior (2007)

Michel Lam

Étant originaire d'une famille vietnamienne établie à Sherbrooke, le cinéma était pour moi une affaire strictement américaine. Les hasards de la vie m'ont conduit à faire des études en communication à l'Université du Québec à Montréal. C'est durant ces années de boulimie culturelle que j'ai découvert le cinéma québécois et, en particulier, les films de l'ONF. Je dévorais les images des Perrault, Groulx, Brault, Labrecque, Giguère, etc. Un monde s'ouvrait à moi. Je commençais tranquillement à saisir la force de la caméra pour attester d'une réalité, pour porter un regard sur les choses et rendre possible la poursuite d'une mémoire.

Il est impératif que cette filiation artistique se perpétue, non pas de manière nostalgique, mais en usant de cette tradition documentaire pour rendre compte du présent, afin d'imaginer un avenir. Nous pouvons explorer ce que le Web nous propose, mais il demeure que nous n'avons pas à réinventer complètement le cinéma documentaire. Le support de diffusion doit être au service de l'œuvre et non en dicter la forme et le contenu.

Malgré la démission des organismes provinciaux et fédéral qui subventionnent le documentaire, l'ONF doit continuer fièrement et presque aveuglément sa production d'œuvres. Il est évident que l'Office ne dispose pas d'un budget astronomique, mais il faut tenter de conserver la diversité des sujets, des approches



© Office national du film du Canada. Photo: Julien Fontaine

... et la musique (2008)

cinématographiques et même des cinéastes. De Yung Chang à Serge Giguère, de Céline Baril à Jean-François Caissy, le Québec déborde de talents de tous âges et de toutes origines; ils doivent être soutenus.

Nous devons nous rendre à l'évidence que l'art n'est pas rentable et qu'il n'y a pas de manière de comptabiliser l'impact d'un film sur la société à court terme. Il faut se débarrasser du concept de rentabilité et continuer à faire des films qui parlent de nous, au passé, au présent, et peut-être même au futur. Faire des films... tout simplement.



© Les films du tricycle

Aimer, finir (2009)

Depuis qu'une accompagnante m'a assistée lors d'un de mes accouchements, je pense que tout individu devrait avoir, dans chacune des sphères de sa vie, quelqu'un qui l'accompagne pour le guider dans ses choix. Quelqu'un qui sait pourquoi. Pourquoi on doit souffrir à certains moments, pourquoi il est préférable de marcher plutôt que de s'asseoir. Pour mettre en évidence le sens de ses gestes. Être entre les bonnes mains d'une personne pour qui la vie est une passion.

Lucie Lambert

Quand on m'a demandé de rêver l'ONF, ça m'a d'abord semblé antinomique. Rêver une institution? Ce qu'on reproche aux institutions, quelles qu'elles soient, c'est souvent de s'éloigner de l'humain, d'oublier leurs réelles raisons d'être pour laisser prédominer les raisons d'argent, la rationalisation des moyens et je ne sais quoi encore.

L'image de l'accompagnante m'est alors venue. Une collaboration organique avec des gens passionnés chacun dans leur domaine, c'est ce que je souhaiterais. Si l'accompagnante à la naissance est passionnée parce qu'elle se fait une haute idée de la vie humaine, les artisans, cinéastes, techniciens, producteurs et autres créateurs d'un ONF idéal devraient leur passion à la haute idée du cinéma qu'ils se font.

Quant au lieu physique de l'institution, je dirai que les accompagnantes s'épanouissent difficilement dans les hôpitaux... Pour donner libre cours à un esprit de collaboration organique, il suffirait à l'ONF actuel de faire sauter quelques murs puisqu'en pénétrant à l'intérieur de certains bureaux, on retrouve déjà des oasis de chaleur et de couleur. Dans ces bureaux-là, en général, je me sens entre bonnes mains.

Abattre les murs, mais conserver les photographies qui y sont suspendues : elles disent que l'aventure humaine et cinématographique pourrait être au centre de notre quête commune.

Fernand Dansereau



Les porteurs d'espoir (2010)

© Office national du film du Canada, Photo: Sylvie Lapointe

En déployant beaucoup d'efforts pour investir le Web et développer le *e-cinéma*, l'ONF me semble prendre une direction d'avenir. Il est certain que la distribution des produits audiovisuels va connaître de grands bouleversements au cours des

années qui viennent. C'est probablement là que se feront les prochaines mutations les plus importantes dans l'art du cinéma et de la télévision.

Fondé initialement pour faire œuvre de propagande, l'ONF s'était trouvé une seconde vocation au sortir de la guerre, du côté de l'information citoyenne. Mais l'arrivée de la télévision l'a radicalement déclassé dans cette fonction. Le meilleur service que l'institution me semble pouvoir rendre désormais à la collectivité est de poursuivre une ardente vocation de recherche sur les contenus, la forme et les technologies.

Il est certain que pour continuer à se développer, l'ONF a besoin de rétablir fortement sa valeur aux yeux de gouvernants qui cherchent depuis trop d'années déjà à le faire mourir à petit feu. C'est en plaidant l'urgence de cette fonction de recherche pour préserver l'âme collective face au tsunami des innovations technologiques, qu'il pourra y arriver.

Quant à l'expression de cette âme collective, il reste à souhaiter que l'ONF sache – comme aux plus belles périodes de son histoire – faire confiance aux artistes que ces recherches solliciteront pour continuer à la faire valoir.

Richard Brouillette

Je n'ai jamais vraiment travaillé à l'ONF. On pourrait dire que je ne l'ai que visité. Et donc, forcément, mon regard est extérieur. Mais il me semble toutefois que si quelque chose manque particulièrement aujourd'hui à l'ONF, c'est la collégialité.

Ce n'est pas la nostalgie qui me prête ces propos, mais la conviction que l'ONF doit être l'ONF et non pas devenir un nouveau Téléfilm, qui distribue simplement du financement, projet par projet, en fonction des desiderata des chaînes de télévision. Que serait l'ONF sans sa formidable énergie créatrice mue par un bouillonnement collectif? Sans ces rencontres et ces débats autour des œuvres, de l'approche cinématographique, de l'éthique, de la forme, des techniques?

C'est pourquoi je crois qu'il faudrait, par tous les moyens, rendre propice l'éclosion d'une nouvelle collégialité à l'Office. D'abord, on devrait s'assurer d'un minimum de permanence créatrice. Disons que les deux tiers des productions seraient réalisées par des cinéastes maison, engagés par contrats de court et moyen termes (entre trois à sept ans, par exemple), tout en laissant la porte ouverte aux pigistes. Cela dans le but que les cinéastes participent aux décisions en matière de programmation (c.-à-d. ce qu'on produit ou ne produit pas). La formule du «Comité du programme» a fait ses preuves dans les années 1960 et 1970, mais pourquoi ne pas en inventer une nouvelle? L'essentiel, c'est de revenir à une



L'encerclement – La démocratie dans les rets du néolibéralisme (2008)

situation où toutes les décisions ne sont pas prises exclusivement par la direction et les producteurs, où les créateurs ont un pouvoir décisionnel important.

Aussi, la chose peut paraître bête, mais s'il y avait un espace invitant à l'ONF, où les gens pourraient se détendre, discuter, visionner des films, boire un café, etc., cela favoriserait la convivialité, le développement de liens entre les cinéastes et contribuerait à créer un sens de l'engagement collectif.

Enfin, il m'apparaît primordial que, déménagement ou pas, l'ONF conserve ses salles de montage. Si elles se voient de plus en plus désertées, c'est peut-être justement parce que le sens de l'engagement collectif s'efface de plus en plus et que l'ONF manque de cette convivialité souhaitée.

Luc Bourdon

Ce matin, en pédalant pour me rendre dans les studios de postproduction de l'ONF, je suis passé devant l'édifice John Grierson... Vide et inoccupé. Témoin d'un autre temps. Un signe parmi tant d'autres permettant d'imaginer les splendeurs d'une autre époque.

Je marche dans les grands corridors pour me rendre à la salle de montage et comprends que cette maison est devenue beaucoup trop grande pour ses habitants. Une nouvelle génération fait maintenant son cinéma directement de son portable et les vastes locaux de cette usine à rêves n'en deviennent que plus vétustes et inadéquats face à cette nouvelle réalité.

Question de rêver... Il me semble qu'il faudrait poser LA question à tous ceux et celles qui font l'ONF au quotidien, et ce, à toutes les époques. Une masse humaine qui y travaille film après film depuis 70 ans. Des paroles et des vies d'hommes et de femmes qui ont de l'espoir, des idées et un travail à défendre.

Que sera ce milieu, cette maison, ce monde de *l'image en mouvement* dans 20, 30, 40 ans...? Nul ne sait. Je ne le sais pas. Je ne sais pas si l'ONF sera condamné à innover, à prospecter, à chercher encore et toujours... Continuer de justifier son existence et de redéfinir son mandat ou si l'acharnement d'une politique négative à son égard aura eu finalement sa peau?



La mémoire des anges (2008)

Je ne sais pas rêver d'un futur branché dans le cerveau avec des écrans dans la peau. *No sé*. Je ne tente que de recoller des morceaux, des fragments d'images et de sons de la réalité pour en créer un nouvel espace imaginaire. Une communication. Un rêve éveillé. Du cinéma.

Jeannine Gagné

En rêvant à l'ONF de l'avenir, il me revient tout de suite un souvenir d'enfance : j'ai 11 ans, c'est samedi matin et ma maman nous annonce toute joyeuse que le lendemain soir, il y aura un nouveau film de Pierre Perrault à la télévision. Je me rappelle un peu les plans des pêcheurs en noir et blanc et beaucoup l'enthousiasme et la fierté de ma mère devant ces images.



Au fil de l'eau (2003)

Et puis, plus tard, sans le programme « Regards de femmes », je n'existerais probablement pas comme cinéaste. L'ONF a démocratisé par concours l'accès à ses services et à la production. On ne dit pas assez à quel point le milieu du cinéma était un club très sélect.

Alors voilà, je rêve d'un ONF à nouveau populaire et ouvert à tous les talents, avec cette fameuse discrimination positive tant décriée, à mes yeux essentielle pour plus d'égalité et de justice.

Que l'ONF promeuve des œuvres de cinéma audacieuses et personnelles en laissant toute liberté aux créateurs, des œuvres qui font sens, dont on reconnaît la signature.

Il est probable qu'encore aujourd'hui, en incluant l'ACIC, très peu de cinéastes aient fait leurs premières œuvres sans une aide de l'ONF. Alors, je rêve que le service crucial d'Aide au cinéma indépendant prenne de l'ampleur et de l'importance.

Mon pragmatisme de productrice me fait rêver que l'ONF diffuse sur le Web des documentaires récents et que cet engagement soit accompagné de crédits d'impôt, l'ONF compensant ainsi l'espace trop restreint offert par la télévision.

Enfin, en ces temps où la mode des nouveaux médias prend toute la place, où l'innovation technique l'emporte sur le contenu, je souhaite que l'ONF demeure un lieu d'exigence où puissent naître et se développer en nombre des œuvres d'art.

Pedro Ruiz

L'ONF ET LA CHAISE

Je viens du Sud, d'un continent où le modèle néolibéral dans lequel nous avons tous grandi a fixé le prix de la connaissance à des niveaux exorbitants. Un continent où notre destin, jour après jour, nous glisse entre les doigts, où la plupart des gouvernements démocratiques ont accepté et imposé une doctrine fondée sur la logique suivante : la misère actuelle que vivent les peuples d'Amérique latine sera compensée demain par une abondance partagée. Rhétorique et mensonge.

Moi, par contre, comme le font des milliers de frères et de sœurs latino-américains, je refuse d'adhérer à ces raisonnements et à cette logique. Non pas parce que nous sommes impatients ou insensés, mais parce que la résignation finit là où la volonté de vivre et le désir de créer débutent.

C'est cette volonté de vivre et de créer, cette insatiable soif de connaissance et la capacité de raconter des histoires simples – histoires non officielles que les journaux et la télévision mentionnent très rarement –, comme l'ont déjà fait Michel Brault et Pierre Perrault dans leurs œuvres, c'est ce désir qui m'a poussé à me



Il était une chaise de Norman McLaren et Claude Jutra

rapprocher du cinéma comme moyen d'expression. Le Québec m'a offert un espace de paix et d'interaction fort intéressant, au bénéfice de mon épanouissement personnel et professionnel ; un espace où il existe une affluence d'idées et où les gens souriants et cordiaux ne disparaissent pas même avec les vents les plus féroces de l'hiver.

Quelques jours avant de m'envoler vers le Québec, j'échangeais quelques idées et questions avec l'écrivain vénézuélien José Roberto Duque dans un bar de Caracas, et je lui répondis qu'au-delà des raisons vitales, je devais quitter le Venezuela parce que dans ce pays il n'y avait pas d'espace pour parler d'une chaise. C'est aussi simple que ça ! D'une certaine façon, j'exposais à Duque le fait que l'homme ne peut pas simplement vivre d'amour et d'eau fraîche et que s'il paraît insignifiant de parler d'une chaise et de sa poésie, cela voudrait dire qu'il n'y a pas d'es-



La dérive douce d'un enfant de Petit-Goâve (2009)

pace pour parler des choses petites ou apparemment inutiles. Le poids et la responsabilité historique de venir du Tiers Monde nous mènent vers l'absurdité de la non-crédation, au risque d'être signalés comme des excentriques ou des irresponsables. En réalité, mon exemple de la chaise n'était plus qu'une invitation pour mon pays, mon continent à oser l'universalité, à être libre au-delà des régionalismes et du poids historique de notre condition sociale qui nous désignent comme étant nés pour un petit pain.

Sans vouloir tomber dans l'ésotérisme, à Montréal, j'ai découvert cette chaise dans *Il était une chaise* (1957) de McLaren. Je n'ai pu faire autrement que rire et me réjouir de voir la passion et la hardiesse d'un homme pour l'expérimentation et la création. Puis, j'ai appris qu'il existait derrière tout cela un producteur public, unique dans le monde : l'Office national du film.

McLaren et son œuvre m'ont amené vers John Grierson, ce visionnaire, fondateur de l'ONF qui nous avertissait : « nous vivons dans un monde passionnant, mais non idyllique ». Malgré sa lucidité et son sens du devoir et de la réalité sociale, malgré son comportement antibureaucratique, c'est lui-même qui disait que l'art n'est pas un miroir, mais bien un marteau. Il a permis que cette chaise de McLaren devienne une œuvre. Il a également rendu possible la production de documentaires et d'animations, deux genres marginaux et artisanaux, au Canada et dans le monde.

Si on me demandait quelle est l'utopie qui pourrait encore guider cette institution, je répondrais que c'est la même utopie qui a pris naissance en 1939, celle du laboratoire qui privilégie le talent, la créativité et une attention à la réalité sociale. Puisse-t-elle continuer à produire et à réaliser des projets qui stimulent les gens à sentir, à penser le monde de façon différente, des films doux et aigres. Qu'elle soit un marteau ou un mouchoir, puisse-t-elle nous inviter à adopter un nouvel état de conscience et d'esprit. Comme ça, lorsque nous verrons une chaise, nous verrons les mondes et l'univers créateur que l'homme est capable de construire, et ce, avec l'appui, l'espace créatif et la complicité de cet excellent producteur public qu'est l'Office national du film.